

DÉBARQUEMENT DE PROVENCE

SAINTE-MAXIME TERRE DE LIBÉRATION





Directeur de la publication : Vincent Morisse | **Réalisation** : Directions Événementiel et de la Communication de la Ville de Sainte-Maxime | **Crédits photos** : ECPAD – Jacques Belin · Archives Départementales du Var · Thierry de Villeneuve La Colette · Jean-Daniel de Germond · Claude Couavoux · Direction de la communication de la Ville de Sainte-Maxime | **Sources bibliographiques** : Résistance « Brigade des Maures » et Libération, ANACR, 2001 · Histoire et histoires de Sainte-Maxime, Jean-Daniel de Germond · Août 1944 : Le Général de Lattre libère la Provence, Fondation Maréchal de Lattre · Les blindés de la Libération, Henri Deloupy · Vichy, la Résistance, la Libération sur le littoral des Maures, Jean-Marie Guillon · Le Var, la guerre, la Résistance, Jean-Marie Guillon · Le Débarquement de Provence, Jacques Robichon · lemaïtron.fr, dictionnaire biographique · defense.gouv.fr | **Impression** : Créamania | **Tirage** : 4000 exemplaires | **Dépot légal** : Mai 2024



ÉDITO



15 août 1944, 3h50, Sainte-Maxime entrait dans la Grande Histoire. Sur la plage de la Nartelle, joyau de notre station balnéaire, des centaines d'hommes et de véhicules des troupes Alliées débarquaient à l'aube naissante, pour libérer la France de l'occupation et de l'oppression nazie.

Au-delà de conditions géographiques particulièrement favorables, ce débarquement sur nos côtes ne fut pas le fruit du hasard : depuis 1941 et la capitulation du régime de Vichy, Sainte-Maxime ne s'était jamais résignée*. Une jeunesse patriote, insoumise à l'occupant, hétéroclite et effrontée, posa au secret des fermes et bois isolés de la ville les bases de la résistance varoise et de ce qui devint en 1944 la Brigade des Maures.

Les Alliés savaient pouvoir compter sur ces combattants de l'ombre, infatigables et téméraires. Les occupants, cibles de leurs sabotages et de leurs provocations, surestimaient fébrilement leur nombre et leurs moyens.

C'est à eux, à ces enfants de Sainte-Maxime, épris au péril de leur vie de Liberté et de Justice, à leurs réseaux des maquis du Var, aux habitants complices actifs de cette Résistance, et bien évidemment à nos libérateurs, venus d'outre-Atlantique et d'outre-Manche, soldats de France et courageux engagés des colonies, que nous dédions, avec tout le respect et la reconnaissance que nous leur devons, ce parcours de Mémoire.

* La Ville de Sainte-Maxime a reçu la Croix de Guerre avec Etoile de Bronze : « Ville qui s'est particulièrement distinguée pendant l'occupation par le nombre de ses habitants tués, déportés ou emprisonnés et par l'action de ses réseaux de résistance. Gardant une foi inébranlable en la Victoire finale, a contribué au succès des opérations du débarquement grâce à l'aide apportée tant aux agents Alliés qu'aux Armées de la Libération. » Max Lejeune, Secrétaire d'Etat à la guerre, 11 novembre 1948.



Vincent Morisse
Vincent Morisse
 Maire de Sainte-Maxime

Président de la Communauté de communes
 du Golfe de Saint-Tropez
 Conseiller régional Provence Alpes Côte d'Azur



V. Lenoir
Véronique Lenoir

Adjointe au Maire déléguée
 au Tourisme et à l'Animation
 Vice-Présidente du Conseil
 départemental du Var



Au fil de cette brochure, certains lieux emblématiques du Débarquement de Provence à Sainte-Maxime sont numérotés et sont à retrouver sur la carte insérée en dernières pages.

CHRONOLOGIE



3 SEPTEMBRE 1939

La France et le Royaume-Uni déclarent la guerre à l'Allemagne nazie

10 JUIN 1940

L'Italie entre en guerre. Elle envahit le sud de la France le 21 juin

17 JUIN 1940

Capitulation de la France

18 JUIN 1940

Appel du Général de Gaulle depuis Londres à poursuivre le combat

22 JUIN 1940

Signature de l'Armistice par le gouvernement du Maréchal Pétain

10 MAI 1941

Les Allemands lancent la Bataille de France et envahissent le pays

7 DÉCEMBRE 1941

Entrée en guerre des États-Unis

11 NOVEMBRE 1942

Invasion de la « zone libre » en réponse au débarquement anglo-américain en Afrique du Nord. La flotte française se saborde à Toulon

8 SEPTEMBRE 1943

Capitulation de l'Italie fasciste qui se rend aux Alliés

6 JUIN 1944

Débarquement en Normandie des troupes américaines, canadiennes et britanniques (opération *Overlord*)

15 AOÛT 1944

Débarquement des forces Alliées en Provence (opération *Dragoon*)

25 AOÛT 1944

Libération de Paris

26 AOÛT 1944

Libération de Toulon

28 AOÛT 1944

Libération de Marseille

30 AVRIL 1945

Suicide d'Adolphe Hitler

8 MAI 1945

Reddition de l'Allemagne nazie et signature de l'Armistice

SOMMAIRE

Le débarquement à Sainte-Maxime

LE DÉBARQUEMENT DE PROVENCE	P.6
LES ALLIÉS DÉBARQUENT À SAINTE-MAXIME	P.8
ILS RACONTENT...	P.14
LES LIEUX DE MÉMOIRE	P.16

La Résistance à Sainte-Maxime

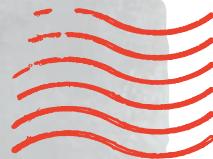
P.20

Sainte-Maxime se souvient...

P.26



Le débarquement à Sainte-Maxime



LE DÉBARQUEMENT DE PROVENCE

Depuis novembre 1943, les occupants Allemands s'attendent à un Débarquement en Méditerranée et s'y préparent. Des murs antichars et des blockhaus sont construits le long de la côte. Sur le seul littoral Varois, plus de 600 000 mines ont été posées par l'occupant. Dans toute la Provence, la résistance s'organise et multiplie les actions de renseignement et de sabotage. Depuis la Corse et l'Italie où les Alliés sont désormais stationnés, des missions de reconnaissance aérienne sont lancées le long de la vallée du Rhône et des côtes méditerranéennes, de Vintimille à Perpignan. C'est durant une de ces missions que l'écrivain Antoine de Saint-Exupéry devait disparaître en vol le 31 juillet 1944, vraisemblablement abattu par un chasseur allemand au large de Marseille.

Le débarquement à Sainte-Maxime

Alors que le Général Eisenhower organise l'opération *Overlord* en Normandie, il confie le commandement du débarquement de Provence au Général Alexander Patch de la 7^e armée américaine. Initialement baptisée *Anvil* (enclume), l'opération éte rebaptisée *Dragoon* par Winston Churchill qui y était hostile et déclarait y avoir éte contraint (« *dragooned* »). Cette opération a notamment pour buts de fixer des troupes ennemies, de disposer de ports en eau profonde et de protéger ensuite le flanc droit de l'armée américaine venant de Normandie. 2 000 bâtiments de guerre et autant d'avions vont y participer.

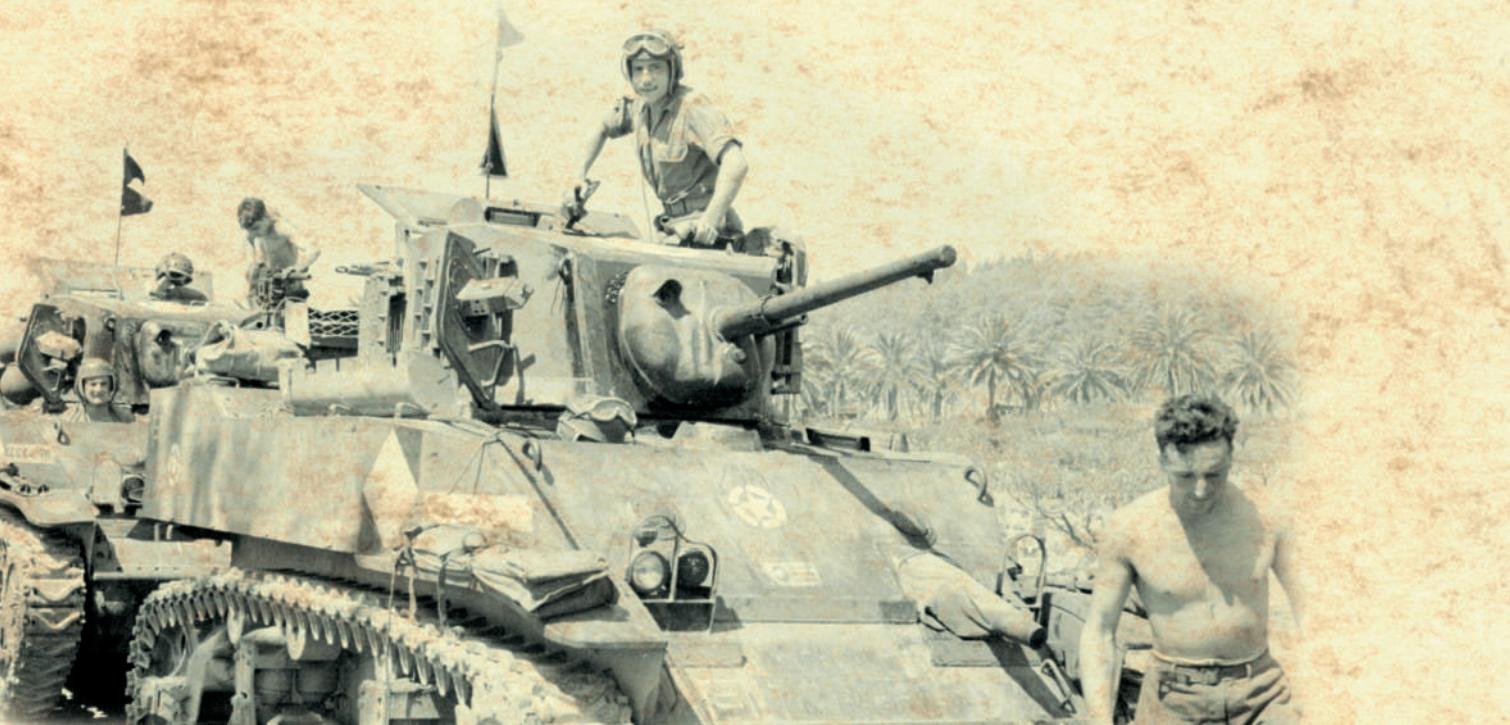
La 7^e armée américaine du Général Patch, qui comprend les forces françaises de l'armée B commandées par le Général de Lattre de Tassigny, arrive en vue des côtes dans la nuit du 14 au 15 août. Ce même soir, les Forces Françaises de l'Intérieur (FFI) reçoivent de Londres trois messages « *Nancy a le torticolis* » « *Gaby va se coucher dans l'herbe* » et le dernier, « *Le chef est affamé* », qui signifie le lancement des opérations. Ayant réuni au large de la Corse des navires venus en dix convois, pour des raisons stratégiques, de ports aussi éloignés les uns des autres qu'Oran, Naples ou Tarente,

la flotte alliée s'est d'abord dirigée vers Gênes pour tromper l'adversaire. Mais, le 14 au soir, elle met le cap sur la côte provençale.

Peu après minuit, tandis que les Rangers américains prennent pied dans les îles du Levant, les premiers commandos français s'emparent du Cap Nègre et vont conquérir une tête de pont vitale autour du Lavandou. Dans la nuit, plus de 5 000 parachutistes alliés sont largués au-dessus de la vallée de l'Argens pour verrouiller les voies d'accès aux zones de débarquement. Ils vont y trouver l'appui des FFI (Forces Françaises de l'Intérieur).

À l'aube, un bombardement aérien et naval écrase les batteries allemandes. À 8h, les 3^e, 36^e et 45^e Divisions d'Infanterie Américaines (D.I.U.S.) se lancent sur les plages côtières entre Cavalaire et Saint-Raphaël.

Au soir du 15 août, 6 000 véhicules et 50 000 tonnes de matériel et de ravitaillement ont éte mis à terre. 2 000 Allemands ont éte faits prisonniers. Les Alliés ne déplorent « que » 320 tués, principalement dus aux mines. Au total, le Débarquement de Provence mobilisera 400 000 hommes et femmes dont 300 000 français.



Le débarquement à Sainte-Maxime

LES ALLIÉS DÉBARQUENT À SAINTE-MAXIME

Sainte-Maxime, août 1944. Depuis plusieurs mois, les Allemands se préparent à l'arrivée des Alliés par la mer. Des dizaines d'immeubles et de villas ont été évacués sur le front de mer, tout comme l'église, transformée en dépôt de munitions (les offices religieux se déroulaient dans la salle du Casino). Entre la Nartelle et la pointe des Issambres, le mur de la Méditerranée se renforce. D'épais réseaux de fil de fer barbelé enferment les villas. Un énorme blockhaus a été construit sur la place de la Gare (place Jean Mermoz) ; un autre, place des Palmiers ❶, commande le port et la rade : son camouflage a été particulièrement soigné et agrémenté de peintures en trompe l'œil. Un troisième blockhaus est implanté à proximité de l'église sur l'ancien cimetière (actuel immeuble Miramar : la casemate existe encore au sous-sol de l'immeuble). D'autres enfin parsèment le littoral, comme la casemate du port ou le blockhaus des Sardinaux ❷. Au matin du 14 août, des soldats allemands viennent

peindre de larges croix noires sur les murs des maisons qui doivent sauter à la dynamite trois jours plus tard. La veille, des avions ont parsemé le littoral de tracts en Allemands : « Die front in sud Frank reich steht » (Le front de la France du Sud est là). « Le 15 août, j'étais à la Nartelle dans ma villa. Vers 3 heures du matin nous avons été réveillés en sursaut, nous sommes sortis : il y avait un ciel merveilleusement étoilé, la mer était couverte de navires, mais nous n'eûmes pas le loisir de contempler longtemps ce tableau car les premiers obus commençaient à tomber. [...] Notre villa était reliée à la plage par un sous-terrain (c'était l'ancienne conciergerie du Domaine de la Nartelle), c'est là que nous nous sommes mis à l'abri. [...] » (Raymond Barabino). On estime que près de 4 000 obus furent déversés par la flotte alliée jusqu'à l'heure H du Débarquement sur le secteur de La Nartelle ❸. À 7h49, alors que la première rangée de landing crafts bondés d'hommes s'approchent de la terre, le déluge de fer des vedettes lance-rockets s'abat toujours sur les





5 km de sable et de rochers de la baie. Le mur de la Méditerranée de la Nartelle, dont les Allemands étaient si fiers, s'érige comme une masse menaçante, face à la Delta Force constituée de la célèbre division des *Thunderbirds* (la 45^e Division d'Infanterie Américaine du Major Général William W. Eagles) chargée de faire sauter ce verrou central du front.

Dès les premières minutes, les chars Alliés éventrent la muraille fortifiée allemande. À 8h30, le premier échelon a totalement touché terre et s'est engagé vers l'avant élargissant la tête de pont, rejoignant Sainte-Maxime où sont retranchés 500 allemands. Les unités US perdent quatre chars ayant sauté sur des tellermine (mines anti-char). Le 3^e bataillon du 157^e régiment de combat, débarqué en tête, s'élance à l'assaut des villas en feu, dont le QG allemand de la Nartelle d'où étaient partis depuis 11 mois tant d'ordres de pillage barbare et de méthodique et froide destruction, signés par un simple mais inquiétant sous-officier du nom de Schmidt.



Le débarquement à Sainte-Maxime

Le premier français à poser le pied à La Nartelle est un Maximois, l'enseigne de vaisseau François de La Fargue. Engagé dans la marine avant-guerre, il se range aux côtés du Général de Gaulle en 1940. Son père, propriétaire de l'Auberge des Sardiniaux, resta sans nouvelles de lui dès cette date : il ne devait le revoir qu'en ce matin du 15 août 1944, vers 9h. Depuis l'allocution du Général Patch annonçant la « baie du Bognon » comme site du Débarquement, ses camarades du paquebot anglais sur lequel il regagnait sa patrie l'avaient surnommé « le régional de l'étape » et l'ont laissé, symboliquement, sauter en premier du canot pneumatique qui accosta au sud de la plage des Éléphants 🐘.



Le débarquement à Sainte-Maxime

Des colonnes de soldats et de véhicules se dirigent vers Sainte-Maxime. Parmi ces *Thunderbirds*, de nombreux natifs américains, Apaches et Cherokee. Au fur et à mesure de leur progression, les Allemands sont faits prisonniers. Les enrôlés de force étrangers, notamment d'Europe de l'Est, se rendent sans grande difficulté. Autour du Sémaphore ⑤, les troupes de libération découvrent les cadavres de soldats allemands, probablement mitraillés par l'aviation en tentant de fuir. La bannière étoilée des hommes du 157^e bataillon est installée en lieu et place du sinistre drapeau à croix gammée qui y flottait depuis des mois. Dès 8h, le gros des troupes allemandes fuit Sainte-Maxime. À 8h30, dans les locaux de la Poste, dix soldats allemands se rendent spontanément au receveur, seul et pas même armé. Arrivés en ville vers 9h, les soldats américains

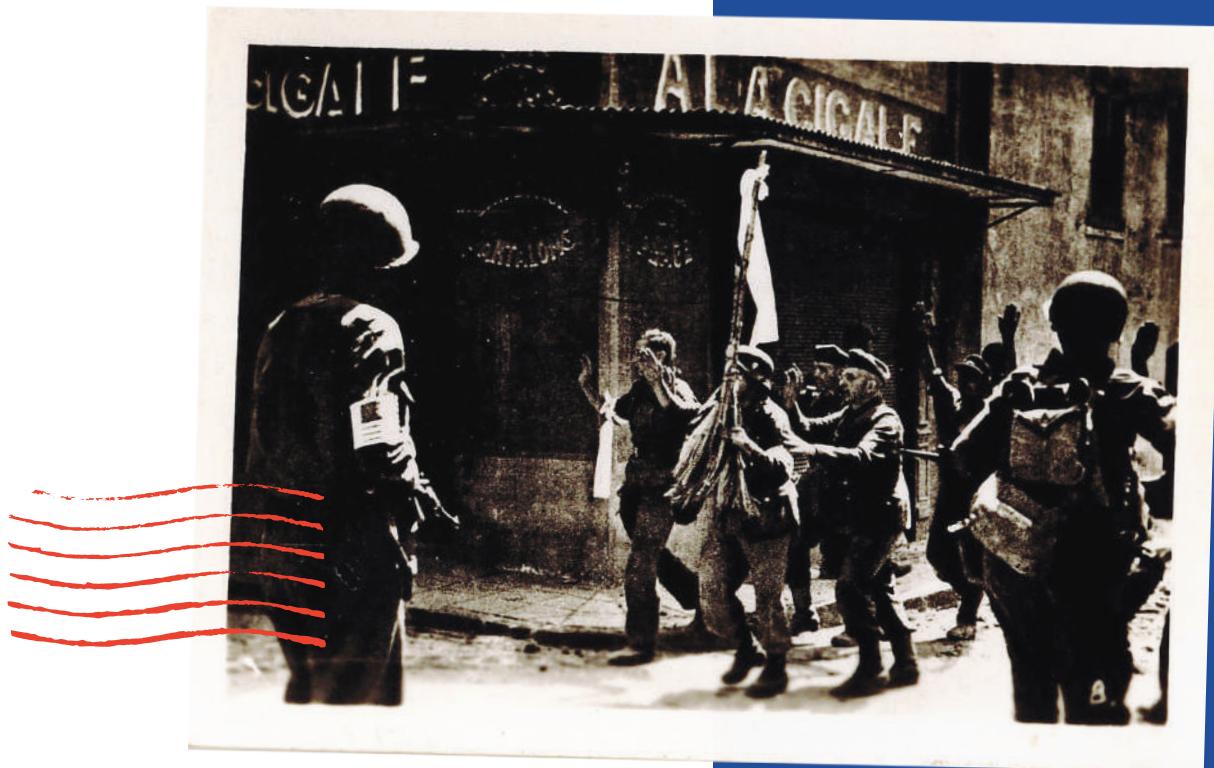
ne rencontrent que quelques tireurs isolés, vite réduits à coup de fusil et de grenade. Quelques minutes plus tard, le drapeau américain flotte au fronton de la Mairie. « *Les péniches accostaient à quelques mètres du Casino, tandis que le canon de la jetée ⑥ crachait spasmodiquement* » (Docteur Jean Verdier). Un tir de char stoppa les velléités des six irréductibles SS terrés dans leur casemate. « *Ça a fait une explosion terrible, et nous les gosses, on applaudissait* » (Louis Grosso, Var-Matin, 1994). Réfugiés dans le campanile de l'église, vingt anciens douaniers allemands incorporés dans la 242^e division refusent de se rendre. Il est près de 10h et la foule, massée place des Alizés, les invective. Soudain, une vieille femme s'avance et s'en prend furieusement aux Allemands dans leur langue natale : c'est Olga de Rodzienko, petite nièce du compositeur russe Tchaïkovski.



Le débarquement à Sainte-Maxime

La vue des chars et de l'explosion de la casemate de la jetée eut raison des fanatiques, qui se rendirent, un chiffon blanc accroché à un manche à balais : l'image de leur reddition devant la boutique La Cigale 7 fit le tour du monde. Alors que les troupes s'engagent à terre, des péniches de débarquement font cap vers Sainte-Maxime. Dans la rade de la Croisette 8, des « Ducks » (le DUKW 353 dit « Duck » (canard) est un véhicule amphibie destiné à décharger les cargos en l'absence de ports) font la navette entre les bateaux gros porteurs mouillés plus au large et des endroits précis de défense qui viennent d'être établis : batteries anti-aériennes, postes de premiers soins médicaux...
« Le ciel était plein de ballons pour empêcher les piqués d'avion sur les navires. »

“ LE CIEL ÉTAIT PLEIN DE BALLONS POUR EMPÊCHER LES PIQUÉS D'AVION SUR LES NAVIRES. ”



Le débarquement à Sainte-Maxime



De son côté, la Brigade des Maures tient les arrières ennemis jusqu'à la progression des troupes Alliées, empêchant communication et recul.

À 16h30, en ce 15 août, c'est au tour des Français du Combat Command 1 (CC1) du Général Sudre de débarquer à La Nartelle. « Bonne chance et bonne chasse ! » concluait le Général américain Truscot, leur donnant l'ordre de gagner la terre. « J'avais fermé les yeux, pour ne pas trop voir et trop vite ce bonheur, un peu comme on récite une prière qu'on ne pourra plus jamais prononcer. Alors, je me suis baissé pour ramasser une poignée

de sable » (lieutenant Jacques Augarde). « Ce sable de France, nous nous le passons de main en main, sans un mot, religieusement, et je le conserverai comme un trésor » (docteur Henry Deloupy). Les français de Sudre progressent à leur tour en direction de Sainte-Maxime : « Le pays s'anime. Voici ceux que nous attendions : des civils hommes et femmes, accourent, les larmes aux yeux. Nous sommes les premiers soldats français qu'ils voient. Un vieux grand-père me serre la main avec effusion : « Depuis si longtemps nous vous attendions ! »

Dès le premier jour 33 000 hommes et 3 000 véhicules sont mis à terre dans la zone de Sainte-Maxime.

Le débarquement à Sainte-Maxime

ILS RACONTENT...



Mireille Bucci

Le 13 août 1944, des tracts furent lancés par des avions volant à basse altitude. Ils annonçaient le débarquement. Le même jour, l'assassinat d'un collaborateur par la Résistance eut pour conséquence de voir toute la population du village ou presque parquée du matin jusqu'en fin d'après-midi sur la place du marché gardée par l'armée allemande. Nous n'en menions pas large. Puis nous sommes toutes et tous retournés chez nous. Le 14, tout le quartier (ndlr : Les Bouteillers 9) s'était replié aux Virgiles 10, à l'abri dans un ruisseau. Nous avions vu des fusées éclairantes et entendu des détonations. Le matin du 15, vers 11 heures, un de mes frères qui avait quitté notre repli, revint avec un paquet de Camel : les Américains étaient là ! Nous sommes retournés dans la ville pour participer dans les jours suivants aux réjouissances. La fiesta m'a paru durer tout l'été 1944 !

*(Extrait de Mémoires croisées du retour à la vie.
Mireille Bucci avait 11 ans en août 1944)*



Anna Casu

Effectivement, c'est dans la nuit du 14 au 15 août que nous avons assisté de La Garde-Freinet au Débarquement des forces alliées et françaises. Que c'était beau ! Le ciel était tout éclairé de fusées, ça pétait de tous les côtés ! On n'a pas pu tenir. Dès l'aube, on redescendait à pied à Sainte-Maxime.

(Résistante de la première heure, intendante des maquis de Sainte-Maxime, Anna Casu s'était réfugiée depuis quelques semaines à la Garde-Freinet à la suite de dénonciations)



Louis Grosso

Quand on nous a dit à six heures du matin que les Américains avaient débarqué, je suis allé voir en ville. Les premiers que j'ai vus, c'étaient de grands noirs. Presque tout le monde était dehors, car le 15 août est jour de fête. Même en présence des Allemands, on célébrait l'Assomption. [...] Après le débarquement les Américains nous distribuaient des bonbons, des chewing-gums, des rations avec des paquets de cigarettes. Ils nous faisaient fumer. Je me rappelle encore le goût du pain blanc qu'ils nous ont donné. Je n'avais jamais vu ça ! On a aussi pu soigner mon père avec leur pénicilline. [...] Non, je n'ai pas eu peur, on était gosses, on ne se rendait pas compte. »

*(Var-Matin, août 1994.
Louis Grosso avait 10 ans en août 1944)*

Le débarquement à Sainte-Maxime

Jean-Pierre Stainer



Ma famille était propriétaire de l'hôtel Riviera qui avait été réquisitionné pendant la guerre par les Italiens, les Allemands puis les Américains après le Débarquement. Je me souviens que les GI's s'amusaient avec moi. Ils me mettaient sur le siège d'un canon et le faisaient tourner. J'avais la tête qui tourbillonnait ! Ils me gâtaient de friandises, de chewing-gums que j'avalais parce que je ne savais pas ce que c'était !

(En août 1944, Jean-Pierre Stainer avait 4 ans.

Ancien combattant en AFN, il est aujourd'hui porte-drapeau de la section locale de l'Union Nationale des Sous-Officiers en Retraite)

Jean-Daniel de Guignard de Germond



Le 15 août, nous avons changé de planète. Le choc culturel a été violent. On entrait subitement dans la société de consommation. Les produits arrivaient à foison. Du pain blanc, du thé, des biscuits, des cigarettes. Nous allions sur la plage pour tout récupérer.

(Var-Matin, novembre 2011.

Jean-Daniel de Germond avait 15 ans en août 1944)

Raymond Bernardi



Sainte-Maxime a été libérée 3 heures après le Débarquement. Je me souviens de cette communion entre militaires et Maximoises et Maximois qui s'embrassaient et qui chantaient « Vive les Libérateurs ! » C'était quelque chose de formidable.

(Raymond Bernardi avait 14 ans en août 1944)



LES LIEUX DE MÉMOIRE



STÈLE DE LA 45^{ÈME} D.I. US 11

Cette stèle rend hommage aux soldats de la 45^e Division d'Infanterie Américaine. Elle a fait partie des premières unités à débarquer sur les Côtes de Provence, le 15 août à 8h du matin. Commandée par le Général William W. Eagles, la 45^e DI US est une des 3 Divisions qui constituaient le V^e Corps, au même titre que la 3^e Division commandée par John E. « Iron Mike » O'Daniel et la 36^e Division placée sous les ordres du Général John E. Dahlquist.



STÈLE DU RICM 12

Cette stèle a été érigée en souvenir du débarquement du Régiment d'Infanterie Coloniale Marocaine de la 9^e Division d'Infanterie Coloniale du Général Magnan, dans la journée du 19 août 1944. Elle a été inaugurée en 1961. Ce Régiment est considéré comme le plus glorieux de France, étant le seul à avoir obtenu les trois fourragères : Légion d'Honneur, Médaille militaire, Croix de guerre. Par la suite, le RICM est devenu le Régiment d'Infanterie des Chars de Marine. Il a donc conservé ses initiales.

**STÈLE DU 2^È RÉGIMENT
DE CUIRASSIERS** 13

Cette stèle a été aménagée à la suite d'une délibération du Conseil municipal de Sainte-Maxime du 27 juin 1974 et inaugurée le 15 août 1974. La Ville souhaitait ainsi prouver sa reconnaissance au Régiment du 2^e Cuirassiers, unité particulièrement valeureuse de la 1^e Division blindée, toujours à la pointe du combat. Ce très vieux régiment, dont l'existence remonte à l'Ancien régime, s'est particulièrement distingué en 14-18 et en 39-45 où il a notamment participé aux combats de la « poche » de Dunkerque. Ce sont les chars du 3^e escadron du 2^e Cuirassiers qui ont débarqué les premiers à Sainte-Maxime le 15 août 1944.



Le débarquement à Sainte-Maxime

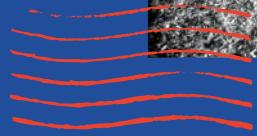
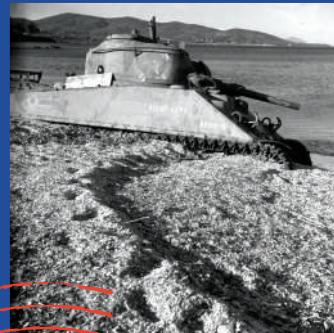
CHAR SHERMAN 15

Vestige du Débarquement des Alliés, la structure métallique du char Sherman* émergeait du sable de la plage de La Nartelle après chaque grosse intempérie depuis des dizaines d'années. En décembre 2011, à l'initiative du Maire Vincent Morisse, la Ville a entrepris de désensabler totalement l'unité blindée américaine et l'a fait restaurer afin d'en faire un lieu de mémoire. Le char – dont le poids avoisine les 30 tonnes – a donc été immergé plusieurs semaines dans le port afin de ralentir le processus d'oxydation, puis nettoyé et traité afin de pouvoir être exposé au public. Le 23 octobre 2013, en présence du Maire, des membres du Conseil municipal et des associations patriotiques, le char Sherman retrouvait son histoire et sa place. Installé à proximité de la plage de la Nartelle, il est le témoin d'une histoire que l'on ne veut pas oublier et le symbole d'une liberté chèrement reconquise.



STÈLE DU 2^E RÉGIMENT DE CHASSEURS D'AFRIQUE 14

Cette stèle rend hommage au 2^e Régiment de Chasseurs d'Afrique, créé par l'ordonnance royale du 17 novembre 1831. Il fut dissous à l'issue de la Guerre d'Algérie en 1964. Ce régiment faisait partie, comme le 2^e Cuirassiers, de la 1^{re} Division Blindée constituée par le Général Touzet du Vigier sur ordre du Général de Gaulle. C'est sous les ordres du Général Touzet du Vigier que les trois unités de combat qui composaient la 1^{re} DB débarquèrent le 15 août 1944, sur la plage de la Nartelle.



*Le M4 Sherman est un char moyen et le char américain produit en plus grande quantité pendant la Seconde Guerre mondiale. Près de cinquante mille exemplaires (toutes versions confondues) furent produits de 1942 à 1945.

LES LIEUX DE MÉMOIRE

MONUMENT AUX MORTS 16

Ce Monument a été, à l'origine, élevé sur la place des Aliziers (place de l'église), à la suite d'une délibération du Conseil municipal, du 14 février 1925. Y ont été gravés les noms des soldats Morts pour la France lors de la Grande Guerre 1914-1918. En avril 1944, il est déplacé vers la place de la mairie (aujourd'hui place Pasteur), du fait des opérations d'évacuation du littoral ordonnées par les Allemands. En 1946, le Conseil municipal confie le soin au sculpteur maximois Jean Portal de graver les noms des soldats morts pour la France lors de la guerre 1939-1945, avec ceux de leurs aînés de 14-18.



MAXIMOIS MORTS POUR LA FRANCE EN 39/45 :

Paul BATTAGLIA
Marcel GRUNBERG
Marcel BATTAGLIA
Hervé GUERRY
René BATTAGLIA

Jean Pierre MAISON
Fernand BERRET
Raoul MICHELIS
Fernand BESSY
Edmond PAULIS

Louis CARPOT
Jean PROVIDO
Jean CORONA
Antoine RAIMONDO
Louis FICONETTI

Raymond RAPETTO
Auguste GALUY
Marcel RIGAL
Georges GALLI
Louis VILLE

Le débarquement à Sainte-Maxime



BORNE N°1 17

Ce monument a remplacé en 1961 une statue de femme brandissant une épée, érigée en 1949. Réalisé avec l'aide de l'association Rhin et Danube, il porte le N°1 car il devait constituer le point de départ d'un itinéraire jalonné allant de la Côte de Provence au point de franchissement du Rhin par les troupes françaises. Il commémore aussi la Libération de la Ville de Sainte-Maxime dans la journée du 15 août par les forces de la 45^e Division d'Infanterie Américaine. Pour l'anecdote, le Conseil municipal avait approuvé, le 23 février 1950, la réalisation de la Borne N°1 de la Voie Libératrice, une œuvre du sculpteur Jean Portal. Sa maquette en plâtre resta plusieurs années sur le terre-plein du port, puis le projet fut finalement abandonné.

STÈLE FERNAND BESSY 18

Cette stèle a été érigée en mémoire de Fernand Bessy, Maximois mort le 15 août 1944 au cours d'un dramatique concours de circonstance. Le jeune homme a été tué par une rafale de « Thompson » tiré par un commando américain, qui l'avait pris pour un soldat allemand alors qu'il courait sur la crête du mur de barrage de la ferme du « Pilon » (voir page 26).



La Résistance à Sainte-Maxime

Bien que d'abord diffus, dépourvu de toute forme d'urgence du fait d'une occupation tardive, l'esprit de Résistance jaillit précocement dans l'esprit des habitants du Golfe de Saint-Tropez.

Outre les prédispositions stratégiques de la Côte, l'action de ses résistants locaux, leur organisation, leur ténacité et leur nombre, tout aussi bien surestimé par les Allemands que par les Alliés, joua un rôle déterminant dans le choix de notre littoral comme lieu de Débarquement.

« J'avais à peine cinq ans lors du déclenchement de la Guerre. J'étais au Café de France  avec mon oncle un ancien soldat de 14-18. Il avait été très marqué par l'horreur des combats, physiquement et moralement. « Si les Allemands arrivent, je prends le fusil et je les tue ! » Cela m'avait beaucoup marqué, à tel point que si longtemps après, je m'en souviens encore avec émotion. » (Robert Bruno).

Le Petit Provençal et La République du Var font largement écho à l'appel du 18 juin 1940. Dès le 19 juin, à Saint-Tropez, des habitants demandent officiellement comment y répondre. À Sainte-Maxime, dans les cafés, on parle abondamment du Général de Gaulle. Fin juillet, Henri Frenay couche sur papier depuis Sainte-Maxime les bases d'une armée secrète et fonde dans la foulée le Mouvement de Libération Nationale (*voir p.32*).

En janvier 1941, le Maire Benjamin Freze est destitué par la Préfecture et remplacé par un Maire nommé plus enclin à collaborer : *« La colonie juive qui est installée dans les meilleurs hôtels de la région doit être surveillée de très près »* écrit-il au Préfet.

Au matin du 20 avril 1941, les Maximois découvrent inscrit au goudron sur les murs et trottoirs de la Ville : *« À bas Darlan, vive de Gaulle ! »* Cette exécution des consignes de la France Libre révèle





au grand jour l'opinion qui commence à se forger dans la discrétion des foyers et des fonds de salle. Depuis 1940 en effet, l'esprit de Résistance s'organise autour de quelques patriotes « *qui ne résignent ni à la défaite, ni à l'établissement d'une dictature* » (J.M Guillon) : à Saint-Tropez, Jean Despas et son épouse ; à Sainte-Maxime, les frères Battaglia (p.28) qui recréent un Parti Communiste clandestin... Les premiers tracts imprimés au Ruscas circulent entre Bormes et Sainte-Maxime dès la fin 1940. Tout un groupe de réfugiés de la zone occupée constitue par ailleurs un noyau d'opposants au maire pétainiste, comme Mme Paul Reynaud, épouse

de l'ancien chef de gouvernement leader de la droite libérale, ou Maxime Lindon, ancien du ministère des Finances, arrêté à l'hôtel des Palmiers où il réside en octobre 1941. Jacques Sadoul, un des fondateurs du parti communiste en 1920, réfugié dans sa Villa de Sainte-Maxime, est interné en juin 1941.

À Sainte-Maxime, la population ne se cache pas pour écouter la BBC. Le 24 août 1941 au matin, devant l'absence de légumes frais au marché, les Maximois font savoir leur mécontentement par des cris et des sifflets : c'est une des toutes premières manifestations de ce genre dans le Var.

La Résistance à Sainte-Maxime

La Résistance à Sainte-Maxime

Fernand Coquillat, dit « Bandera », raconte qu'il rencontre, dès 1942, Thomas Darnac et Aimé Casu, déjà rebelles convaincus. On se retrouve derrière la Librairie du Port, on parle de Résistance. Il y a là Plongenet, Cheylan, les frères Tartaglia, les frères Battaglia, Alfred Tirabassi, Michel Corona (*frère de Jean, p.26*)... C'est ainsi que naquit le 1^{er} groupe FTP (Francs Tireurs Partisans) de Sainte-Maxime, premier maquis Varois et un des tout premiers de Provence, composé d'une quinzaine de jeunes hommes décidés à en découdre avec l'occupant italien dès novembre 1942. Le groupe s'installe à Firminy ²⁰, dans la forêt entre La Nartelle et les Issambres. Rapidement, des recrues refusant le STO (Service du Travail Obligatoire) et « désireux de faire quelque chose » viennent gonfler les rangs. Arrivant de toute la région, ils débarquent à la gare de La Nartelle, sifflent « Auprès de ma blonde », signe de reconnaissance, et sont conduits par André Battaglia ou les frères Tartaglia jusqu'à la ferme « Le Pilon » ²¹ dite « de l'Américaine », où vivent Aimé et Ana Casu. Les résistants entrent alors chez eux grâce à un mot de passe. Ils les accueillent, les jagent, et s'ils les estiment fiables, les Casu les conduisent à Firminy. « *Vous savez qu'à Firminy ils étaient nombreux et on ne pouvait pas les nourrir. Alors on avait trouvé l'astuce de se procurer du blé soi-disant de semence (ndlr : qui devait être rendu poids pour poids). J'ai passé ce blé dans un moulin à café [...] et je cuisais des petits pains dans la cuisinière à bois...* » expliquait Ana Casu. Aimé Casu fournit de faux papiers. Darnac et Battaglia s'organisent avec les autres groupes de résistance du Golfe. Beaucoup se découragent et repartent devant le dénuement et le manque de moyens. Mais d'autres tiennent bon. Quelques armes sont fournies par Henry Truchet-D'ars, résistant proche de Frenay et d'Albrecht. En mai 1943, les gendarmes débarquent au refuge des maquisards et arrêtent neuf FTP, dont Victor Laugier (qui meurt en déportation

à Buchenwald) et Philippe Giovanni (évadé, il deviendra le commandant des FTPF qui contribueront à la libération de Nice). Neuf autres hommes, dont les responsables Marcel Battaglia et Paul Rossi échappent à la rafle et déplacent le maquis à Cargues (commune des Mayons) où ils forment le camp Faïta.

Le 21 mai 1943, un informateur de la Gestapo est exécuté à Sainte-Maxime.

Le 14 juillet 1943, les résistants Maximois osent s'afficher en manifestant, suivis par la population. Partout dans le Golfe, les ménagères se révoltent. Il est vrai que l'occupant italien avait peu effrayé et avait peu entravé le développement de la résistance locale : nombre de familles Maximoises étaient des Italiens arrivés avec l'essor de la station balnéaire dans les années 20. On parle la même langue, on se reconnaît des relations en commun. Mais la débâcle italienne s'annonce et avec la perspective de l'arrivée des Allemands, les premières actions sont organisées. Les résistants s'attaquent aux véhicules, aux poteaux télégraphiques... Dans la nuit du 28 au 29 août 1943, les FTP organisent des dizaines de sabotages dans le Var. Ceux de Sainte-Maxime déposent des charges explosives en trois points de la voie ferrée et provoquent de gros dégâts au Pont du Préconil ²². Jacky Thomas, résistant âgé de 16 ans travaillant dans le train des Pignes, s'était chargé de récupérer des cageots d'explosifs à Saint-Raphaël...

L'occupation allemande, à partir de septembre 1943, se traduit par un changement de méthode. La brutalité règne. Dès le 13 septembre, un Maximois est tué par une sentinelle. Le 12 octobre, la Gestapo arrête les juifs, dont l'ancien Maire Benjamin Freze (*p.27*).



La Résistance à Sainte-Maxime



Le camp Faïta se scinde et se replie dans les terres face aux attaques ennemies : La Verne, Notre-Dame des Anges, Cotignac... Jusque dans les Basses-Alpes. En janvier 1944, le détachement de Paul Rossi est attaqué à Signes. Paul Battaglia est fusillé. Rossi, blessé, parvient à se réfugier à Sainte-Maxime chez les Casu puis est exfiltré à Saint-Tropez pour être opéré clandestinement. Plus que jamais Sainte-Maxime est en ligne de mire des SS et de la Gestapo. « À plusieurs reprises les allemands avaient rassemblé la population sur la place du marché ²⁶ pour fouiller les maisons. Ils cherchaient d'éventuels maquisards, mais ils avaient pris notamment les livres d'histoire où l'on parlait de la guerre de 14-18 et ils les avaient brûlés dans la cour de l'École Siméon-Fabre ²⁷ » (Louis Grosso, Var-Matin, 1994). Pour fortifier la côte, les réquisitions et évacuations de maisons se multiplient (150 immeubles et 82 villas). À partir de février, les hommes de 16 à 66 ans sont requis aux travaux de fortification 3 jours par semaine. Certains résistants restés en ville en profitent pour diffuser des tracts, notamment aux soldats polonais et arméniens enrôlés de force qu'ils espèrent gagner à leur cause le jour J. La résistance locale se renforce et participe activement à la créa-

tion de la Brigade des Maures, en mars 1944, qui lie toutes les classes sociales, étrangers et autochtones. Thomas Darnac prend la tête de la division de Sainte-Maxime. Le 6 mars, dix jeunes résistants arrêtent route du Muy un camion de ravitaillement allemand et le pillent. Fin avril, la voie ferrée est à nouveau sabotée.

À Sainte-Maxime, l'efficacité des actions du maquis doit beaucoup à la complicité active de la population locale que les historiens s'accordent à qualifier de « Résistance du quotidien ». Pour survivre cachés, les résistants avaient besoin de la complicité morale et matérielle de ceux restés au contact de l'occupant. Il n'y eut pas ou peu de dénonciations, malgré les perquisitions et les interrogatoires.

Le 6 juin 1944, alors que les alliés débarquent en Normandie, on croit à l'arrivée imminente des navires américains sur nos côtes. Presque tous les hommes impliqués rejoignent le maquis. Les occupants allemands font sauter le port, occasionnant de très nombreux dégâts dans le quartier attenant (11 immeubles détruits, 430 habitations sinistrées, y compris le clocher de l'église). La population a faim ; les

La Résistance à Sainte-Maxime

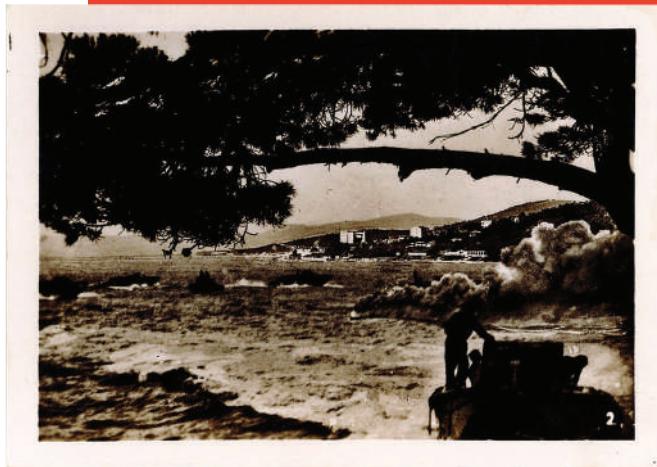
femmes se fraient un chemin dans les décombres fumants pour ramasser des poissons morts dans l'explosion (souvenir d'Antonina Possamaï, habitante de la rue de Lorraine ²⁴). La Brigade des Maures se constitue en 3 maquis : « l'équipe volante » sous le commandement d'Alix Macario, le maquis dit de Bagari ²⁵ sous le commandement de Thomas Darnac et le « Camp de la Mourre » sous le commandement de François Pelletier, puis de Jean Despas. Le 9 juillet, les maquisards se manifestent en Ville par voie d'affichage et promettent de sévir contre les voleurs qui se font passer pour des résistants. Le Maire se plaint au Préfet : « ... ils ont infligé une correction exemplaire aux auteurs de vols sur la commune et sont prêts à en faire autant avec les commerçants qui n'ont de marchandise que pour ceux qui peuvent acheter à prix d'or. [...] Les maquisards, hors la loi, fainéants, dévoyés de tout acabit, depuis le bourgeois désœuvré jusqu'aux pauvres hères besogneux, sont devenus des redresseurs de torts et bafouent l'autorité déclarée incapable. »

C'est un véritable contre-pouvoir qui émerge peu à peu et prépare la Libération. Les maquisards entretiennent un climat d'hostilité et d'insécurité face à un occupant inquiet. La population, gagnée dans sa majorité à la Résistance, manifeste à nouveau le 14 juillet devant le monument aux morts.

Le 23 juillet, après qu'un nouveau collaborateur ait été exécuté, la Gestapo procède à une rafle de 19 otages. Le résistant Jean Dolla, qui cachait chez lui une valise de brassards FTPF pour le jour du Débarquement, est arrêté à 5h du matin. Il réussit à s'enfuir et rejoint le camp de Bagari où il retrouve une vingtaine de maquisards, dont des soldats déserteurs italiens et des républicains espagnols. À quelques jours de la délivrance, les agents de réseaux de la Brigade des Maures repèrent, relèvent minutieusement les moindres fortifications, installations, unités : ces informations parviennent à Alger et aident à l'établissement des plans du Débarquement.

À Sainte-Maxime comme partout dans le Golfe, on ignore encore quels sont les plans des Alliés. L'attente est longue et périlleuse. Le groupe de Darnac, qui compte désormais plus de 80 hommes, est activement traqué et se réfugie finalement à Firminy, où tout a commencé.

Ils n'en repartiront, en colonne, que le 15 août 1944 au matin...



Sainte-Maxime se souvient...

FERNAND BESSY dit Nand

Déserteur des chantiers de jeunesse, membre du groupe FTP de Sainte-Maxime portant le matricule 61 074-3, Fernand Bessy avait rejoint le maquis de la Brigade des Maures, constitué après le 6 juin et installé au quartier dit de Firminy. Il fut tué accidentellement, dans le quartier des Bosquette lors des combats pour la libération de Sainte-Maxime, âgé de 20 ans à peine. Son père avait lui-même été tué accidentellement par une sentinelle allemande en se rendant sur son chantier quelques mois plus tôt et

sa mère était morte peu après emportée par le chagrin. Pour ses camarades, son ardeur à combattre tenait au désir de venger la mort de son père. Décoré de la Croix de guerre à titre posthume, il reçut la mention de « Mort pour la France ». Le Conseil municipal de Sainte-Maxime décida de donner son nom à une rue ²⁷ le 7 novembre 1944. Une stèle à sa mémoire fut érigée sur les lieux de sa mort par l'ANACR (Association Nationale des Anciens Combattants de la Résistance) et inaugurée le 16 avril 1969.

GIOVANNI (JEAN) CORONA dit Jean LATIL

Jean Corona était issu d'une famille d'immigrés d'origine sarde, venue travailler dans le Piémont où il naquit en 1918, puis à Sainte-Maxime dans les années vingt. La famille obtint la nationalité française en 1935. Il travailla d'abord au garage Richaud à Sainte-Maxime puis s'engagea dans l'armée. Certainement démobilisé avec l'armée d'armistice, il trouva du travail à Marseille, au garage Panhard. Après avoir échappé à une rafle, il se réfugia à Sainte-Maxime en décembre 1942, puis prit le chemin du maquis Ventoux, de l'Armée secrète du Vaucluse, où il serait arrivé parmi les premiers, en avril 1943. Il apparaît sur la liste des membres du maquis avec la fausse identité de Jean Latil, nom d'un copain de Sainte-Maxime. Jean Corona faisait partie de la 1^{re} section, logée dans l'école du village d'Izon-la-Bruisse qui fut attaquée à l'aube du 22 février 1944 par un commando de chasse de la Luftwaffe et des auxiliaires français de la 8^e compagnie Brandebourg. Les maquisards surpris dans leur sommeil furent exécutés quatre par quatre. Le titre de « Mort pour la France » lui a été attribué. Il est enterré dans un cimetière militaire, aujourd'hui nécropole nationale, accueillant les sépultures des résistants exécutés, à Eygalayes, tombe 30. Son nom figure sur

le monument aux morts et sur le monument commémoratif érigé dans la nécropole, sur le monument aux morts à Sainte-Maxime, où une route porte son nom ²⁸.

Ses deux autres frères, Michel et Marius, furent engagés eux aussi dans la lutte clandestine : Michel au sein de la 1^{re} compagnie des FTP de Provence, Marius comme marin dans les Forces Nationales Françaises Libres.



Le docteur BENJAMIN FREZE

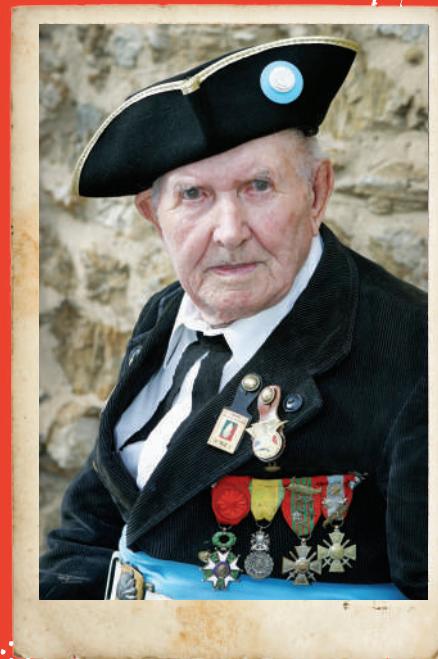
31

Maire de Sainte-Maxime depuis 1935, le docteur Freze fut destitué le 30 janvier 1941 sur ordre du Préfet du Var par un régime de Vichy le trouvant trop « de gauche » et remplacé par un maire collaborationniste nommé. Le docteur Freze était à leurs yeux doublement épurable, puisqu'il était juif (en réalité agnostique) et qu'il fut un partisan du Front populaire. Il fut condamné pour avoir donné un coup de poing à un médecin lieutenant-colonel des troupes coloniales en retraite, farouche partisan de Pierre Laval et de sa politique de rapprochement avec l'Italie fasciste. Au début de l'été 1940, ce dernier gifla un conseiller municipal moins enthousiaste que lui devant le changement de régime. Freze était là et répliqua. Le 12 octobre 1943, alors que les soldats d'Hitler occupent Sainte-Maxime depuis septembre et subissent la pression des sabotages et provocations des Résistants, le docteur Freze est arrêté et envoyé en déportation au camp de Drancy puis à Auschwitz d'où il reviendra après la libération du camp par les troupes soviétiques le 27 janvier 1945. En 1949, le docteur Freze ouvrait un hôtel restaurant dans une maison lui appartenant - « Le Carillon »³¹ - qu'il appelle « Lou Rescapaou », allusion à l'enfer dont il a eu la chance de revenir. Sa santé, éprouvée par son séjour dans les camps de déportation, ne s'étant jamais complètement rétablie, il disparut en 1957 à l'âge de 57 ans.

Le commandant LUDOVIC BIETTI

33

Le 26 juillet 1943, est créé, en Algérie, le Groupe de Commandos d'Afrique, placé sous les ordres du commandant Bouvet. Destiné à accomplir des coups de main sur les arrières de l'ennemi, le Groupe est plus spécialement entraîné aux actions amphibies. Enfant de Sainte-Maxime, Ludovic Bietti y servit de 1939 à 1946 et y gagna tous les galons jusqu'à celui de commandant « *au feu, grâce à son courage et à ses exploits exceptionnels* ». Il fut un des soldats les plus décorés de France, avec pas moins de 28 citations donnant attribution de la Croix de Guerre avec palmes, titulaire de la Médaille Militaire et Officier de la Légion d'Honneur. Ludovic Bietti débarqua dans les premières vagues d'assaut la nuit du 15 août au Cap Nègre. En 1968, Ludovic Bietti fut le premier Cepoun de Bravade de Sainte-Maxime de l'époque contemporaine.



Les frères BATTAGLIA

Fils d'une brodeuse et d'un plâtrier qui avaient huit enfants, Marcel, Paul et René vinrent, avec leurs parents, vivre à Sainte-Maxime en 1923. Cette fratrie avait, imprimé dans les gènes, le sens de la lutte pour ses idéaux et ce n'est pas surprenant lorsque l'on traduit de l'italien « battaglia », bataille... Leur neveu Jean-François – « Chinette » – a longtemps et fièrement entretenu la mémoire de ses courageux aïeux au sein des associations patriotiques de Sainte-Maxime, jusqu'à sa disparition en 2018.

Le nom des frères Battaglia fut donné à une rue de Sainte-Maxime le 7 novembre 1944 ³⁰.

MARCEL BATTAGLIA

Employé des PTT à Bordeaux avant-guerre, Marcel Battaglia reconstitua dans le Var le Parti communiste clandestin et fonda en mars 1943 le maquis des Maures dont il fut le premier responsable. Il portait le matricule 61103. Il devint l'un des piliers du camp Faïta et de la 1^{re} Cie FTPF de Provence dont il suivit la pérégrination dans le Var, puis dans les Basses-Alpes. Il effectua de nombreuses opérations dans toute la région jusqu'à Marseille. Devenu responsable technique de la 2^e Cie FTPF des Basses-Alpes en février 1944, il fut arrêté par les Allemands à Castellane. Il fut tué à 27 ans le 27 mars au cours de l'attaque que ses camarades menèrent pour les délivrer contre le convoi qui les conduisait à Digne. Les versions divergent sur les conditions de sa mort : pour les uns, il aurait été abattu par l'un de ses gardiens, pour les autres, il serait mort lors de l'échange de coups de feu entre maquisards et soldats allemands. Son corps fut inhumé au cimetière de Barrême. Sa femme, Gaby, était une agent de liaison des FTP. Il reçut la mention de « Mort pour la France » et fut décoré de la Médaille de la Résistance à titre posthume le 14 septembre 1960.



PAUL BATTAGLIA dit Arthur

Après avoir été incorporé dans les Chantiers de jeunesse en 1941, il s'engagea lui aussi dans la résistance communiste. Paul rejoignit Marcel au Camp Faïta en mai 1943. Il suivit le maquis et devint le responsable militaire du détachement Guy Môquet qui stationnait non loin de Toulon, à la ferme Limattes, sur la commune de Signes, fin 1943. Il fut abattu avec huit autres de ses camarades et le berger qui les aidait lors de l'attaque du camp, le 2 janvier 1944, par la Wehrmacht. Il avait 24 ans. Paul Battaglia fut cité à l'ordre de la division le 31 mai 1946.



RENÉ BATTAGLIA

Âgé de 29 ans lors de l'invasion de la zone sud par les Allemands en 1942, facteur à la poste centrale de Toulon, René Battaglia entre alors à son tour dans la Résistance et devient responsable technique du Front National local. Il est chargé de l'impression, de la publication et de la distribution clandestine des journaux, tracts et affiches de la Résistance. Arrêté par la Gestapo fin 1943, il est incarcéré aux Beaumettes puis déporté à Auschwitz où il fut tué lors d'un bombardement.

Les frères MONTEL

Pierre Montel, décoré de la Légion d'Honneur lors de la 1^{ère} guerre mondiale, haut-gradé militaire recherché par la Gestapo, parvient en 1943 à rejoindre, en Afrique du Nord, l'armée du Général Giraud, via les Pyrénées. Ses trois fils lui emboîtèrent le pas, mais trahis par un passeur, ils furent arrêtés à la frontière espagnole et envoyés en déportation à Buchenwald et Dora d'où ils ne revinrent jamais. Ignorant alors encore le sort de ses enfants, le Lieutenant-Colonel Pierre Montel débarque à La Foux le 16 août 1944, aux côtés du Maréchal de Lattre avec lequel il se lie d'amitié, servant à ses côtés jusqu'à la fin de la guerre. Appelé par la suite à de très hautes fonctions – délégué de la France à l'ONU, député du Rhône, secrétaire d'État – il prend, en 1958, sa retraite à Sainte-Maxime où il possédait depuis avant-guerre une résidence sur les pentes du Sémaphore. Son soutien à Sainte-Maxime pour la reconstruction fut sans faille (notamment auprès du maire Léon Condroyer pour la reconstruction du Port) et c'est naturellement que la Ville lui rendit hommage en baptisant le boulevard des Trois Frères Montel dans le quartier du Sémaphore 29.



“ LA VIE NE VAUT PAS
 CHER, MOURIR N’EST PAS
 GRAVE. LE TOUT, C’EST DE
 VIVRE CONFORMÉMENT À
 L’HONNEUR ET À L’IDÉAL
 QUE L’ON SE FAIT. ”

Berty Albrecht

BERTY ALBRECHT (alias Victoria)

Berty Wild est née le 15 février 1893 à Marseille, dans une famille bourgeoise et protestante d’origine suisse. Elle obtient un diplôme d’infirmière en 1912 et exerce dans les hôpitaux militaires à Marseille durant la Grande Guerre. En 1918, elle épouse un banquier hollandais, Frédéric Albrecht, avec lequel elle s’installe en Hollande, puis à Londres. C’est là qu’elle commence à s’intéresser à la condition féminine qu’elle s’applique à défendre en France à travers plusieurs publications.

En 1933, consciente des dangers du nazisme (et plus tard hostile aux accords de Munich), Berty Albrecht accueille des réfugiés allemands (principalement des juifs et des dissidents politiques fuyant le fascisme) dans sa maison de Sainte-Maxime, où elle rencontre le capitaine Henri Frenay. Malgré leurs divergences politiques (il appartenait alors à la droite nationaliste, alors qu’elle était activement associée à des causes de gauche), Albrecht et Frenay devinrent à la fois amants puis co-organisateurs du grand mouvement de résistance *Combat*.

Après l’armistice de juin 1940, Berty Albrecht entre aux Usines Fulmen à Vierzon et profite de cette situation, dès l’été 1940, pour faire passer la ligne de démarcation à des prisonniers évadés.

Début 1941, elle commence à dactylographier les bulletins de propagande du Mouvement de Libération nationale (MLN) créé par Frenay. Elle recrute les premiers adhérents et collecte les premiers fonds. En décembre, de la fusion du MLN et du mouvement *Liberté* de François de Menthon, naît *Combat*, qui se développe sous la direction de Frenay avec la participation active d’Albrecht. Poursuivant sa lutte contre les Allemands, elle établit de précieuses liaisons entre les deux zones au profit du mouvement. Son fils Frédéric se réfugie à Beauvallon.

“

NOS EFFORTS NE SERONT PEUT-ÊTRE QU'UNE GOUTTE D'EAU DANS L'OCÉAN DE LA GUERRE. DU MOINS, AURONS-NOUS TÉMOIGNÉ, ET PUIS, NE CROYEZ-VOUS PAS QU'ÊTRE EN PAIX AVEC SA CONSCIENCE A SON PRIX ... ET QU'IL EST BON DE POUVOIR SE REGARDER DANS LA GLACE SANS DÉTOURNER LA TÊTE ? ”

Berty Albrecht

Les allées et venues dans les bureaux du Commissariat au Chômage où elle est chargée de mission attirent l'attention de la Police qui arrête Berty Albrecht une première fois à la mi-janvier 1942 ; relâchée au bout de trois jours, elle est rapidement contrainte à la démission.

Arrêtée à son domicile fin avril 1942, elle exige d'être jugée. Devant le refus des autorités, elle entame une grève de la faim et obtient alors d'être transférée à la prison Saint-Joseph à Lyon où elle est finalement jugée et condamnée à six mois de prison ferme.

L'invasion par les Allemands de la zone sud, le 11 novembre 1942, risquant de compliquer un peu plus encore l'avenir des prisonniers politiques et résistants, Berty Albrecht décide de simuler la folie. Envoyée à l'asile psychiatrique de Bron le 28 novembre, elle y est libérée par un commando de *Combat*. Refusant de passer en Angleterre, elle reprend immédiatement ses activités clandest-

tes et début février 1943, rejoint Henri Frenay à Cluny. Arrêtée à Mâcon le 28 mai 1943 par la Gestapo à la faveur d'un faux rendez-vous, elle est torturée par les hommes de Klaus Barbie et transférée à la prison de Montluc à Lyon puis à Fresnes. Elle s'y donne la mort par pendaison dans la nuit du 31 mai.

En mai 1945, son corps est retrouvé dans le jardin potager de la prison de Fresnes. Berty Albrecht est inhumée dans la crypte du Mémorial de la France combattante, au Mont Valérien à Suresnes.

À titre posthume, Berty Albrecht est faite Compagnon de la Libération et reçoit la Médaille Militaire, la Croix de Guerre avec palme et la Médaille de la Résistance.

En mémoire de sa présence à Sainte-Maxime et des actions qu'elle y mena, la Ville a baptisé une avenue ³⁴ à son nom le 10 novembre 1945, puis son collège ³⁵ en 1989 sous l'impulsion du professeur d'histoire Alain Prato et des associations patriotiques.



HENRI FRENAY

(alias Nef – Henry Molin – Jeannin – Charvet – Lefebvre – Tavernier – Gervais – Forestier – Méchin)

C'est en 1933, à Sainte-Maxime, où ses parents possèdent une villégiature, que le jeune Saint-Cyrien Henri Frenay rencontre Berty Albrecht. Jusqu'alors étranger à l'engagement politique, subjugué par l'aura de cette femme de caractère dont il devient l'amant, il en vient à s'intéresser au nazisme, dont il découvre alors les dangers en lisant *Mein Kampf*. « *Son enthousiasme était grand et son besoin d'engagement total* » dit-il d'elle. En 1939, alors capitaine, il est affecté comme officier d'état-major sur la ligne Maginot. Le 13 juin 1940, le 43^e corps d'armée dont il fait partie reçoit l'ordre de repli à l'issue duquel il est fait prisonnier par l'armée allemande. Il réussit à s'évader et gagne la zone libre le 15 juillet. « *De Gaulle ? C'est au Café de France, sur la place des Platanes, devant un verre de pastis, que j'ai appris qu'il était à Londres et qu'il y restait. Il avait parlé à la BBC en juin pour demander aux Français de se joindre à lui, afin de continuer le combat. Le fait m'est relaté, pêle-mêle avec d'autres. On ne savait rien de lui. De Gaulle, pour moi, c'était plus qu'un nom.* » C'est à Sainte-Maxime, dès cet été 1940, que les réflexions d'Henri Frenay vont s'affirmer. « *Le soir, seul dans ma chambre, je rédige un manifeste. Il dit pourquoi nous ne pouvons ni ne devons accepter la défaite et afficher une mentalité de vaincu. Le combat n'est pas fini.* » [...] « *L'idée de feuilles d'information distribuées secrètement progresse dans mon esprit. Je n'en vois ni la forme, ni le mode de diffusion, mais le besoin m'en paraît de plus*



Sainte-Maxime se souvient...

en plus pressant. » [...] « Enfin, une longue lettre, via Sainte-Maxime, me parvient de Berty Albrecht. [...] Elle me laisse entendre à demi-mot ses sentiments et même ses activités. [...] Nous nous sommes écrit régulièrement jusqu'à la fin de l'année où nous allions nous retrouver pour faire ensemble une longue route. »

En janvier 1941, il démissionne de l'armée et entre rapidement dans la clandestinité. Il publie le 16 juillet suivant le premier numéro clandestin des *Petites Ailes*. Au même moment, il rencontre pour la première fois Jean Moulin qui se prépare à partir pour Londres. Il fonde ensuite le Mouvement de Libération nationale (MLN) et édite le journal *Vérités*. En décembre 1941 paraît le premier numéro de son journal *Combat*. *Combat*, toujours avec l'aide de Berty Albrecht, devient peu à peu le premier mouvement de Résistance de la Zone sud en termes d'effectifs. Grâce aux fonds fournis par Jean Moulin, *Combat* peut financer ses cadres et se développer dans différents domaines : renseignement, nouage des administrations, propagande, action armée... À l'été 1942, *Combat* tire à cent mille exemplaires. En septembre 1942, Henri Frenay part pour Londres rencontrer le Général de Gaulle.

En juillet 1943, il gagne Alger où, le mois suivant, de Gaulle lui remet la Croix de la Libération.

En août 1944, Henri Frenay devient ministre des Prisonniers, Déportés et Réfugiés du Gouvernement provisoire de la République française.



À Sainte-Maxime, une rue porte son nom en sa mémoire ³⁶ et il reçut les honneurs de la patrie :

- Grand-Croix de la Légion d'Honneur
- Compagnon de la Libération, décret du 24 mars 1943
- Grand-Croix de l'Ordre National du Mérite
- Croix de Guerre 39/45 (2 citations)
- Médaille de la Résistance

LE MARÉCHAL DE LATTRE et la première armée

Dès le 16 août, alors que la 45^e DIUS du Général Eagles poursuit sa route vers Le Luc et Vidauban, l'Armée B française dite « Garbo Force » du Général de Lattre débarque en deuxième vague sur les côtes varoises. Grâce à cette armée voulue par le Général de Gaulle, la France participe en première ligne à la Libération du territoire national.

Saint-Cyrien élevé dans une famille profondément patriote, s'étant illustré durant la Première Guerre Mondiale, Jean de Lattre de Tassigny est en 1942 commandant de la Division Militaire de Montpellier. Alors que les Allemands envahissent la zone sud, il tente de résister pour défendre cette zone dite « libre » du territoire français. Seul Général en activité ayant osé désobéir, il est emprisonné, s'évade avec l'aide de sa femme, de son fils et de la Résistance, rejoint le Général de Gaulle à Londres, puis l'Afrique du Nord et devient à Alger chef de l'armée B (qui sera rebaptisée 1^{ère} armée française le 25 septembre 1944). Les effectifs terrestres de la France combattante étant devenus suffisamment importants pour permettre la reconstitution d'une véritable armée, de Lattre réalise en six mois, l'amalgame des troupes d'Afrique du Nord avec les Forces françaises libres et les volontaires évadés de France et de l'Empire. Comme commandant de l'armée B, il participe aux préparatifs de l'opération *Anvil-Dragon* avec les Alliés. Les forces prévues pour cette opération, placée sous le commandement du Général Patch, sont constituées en grande partie des sept divisions de l'armée de Lattre (environ 255 000 hommes, et 5 000 auxiliaires féminins). Cette armée est composée pour 82 % de soldats provenant d'unités de l'Armée d'Afrique, principalement Maghrébins et Pieds-Noirs.



Vous avez eu beaucoup de chance ... Pensez à ceux qui sont restés en France... Qui ont combattu, engageant une lutte sournoise, meurtrière, atroce.. Demain, vous les rencontrerez, ceux qui se sont soulevés. Ils sont vos frères, ils ont leurs mérites que vous reconnaîtrez, leur gloire que vous respecterez, et vous n'aurez pas d'autre désir que de les voir prendre place dans vos rangs, quelle que soit leur origine, pour faire ensemble « L'Armée Nationale ».



(Allocution de Jean de Lattre à ses hommes le 15 août 1944).

Sainte-Maxime se souvient...

Les Français ont reçu pour mission du Général Patch de s'emparer de Toulon et Marseille, ce qui sera fait avec presque un mois d'avance sur les prévisions. L'armée remonte la Vallée du Rhône et libère les villes les unes après les autres jusqu'à la frontière allemande. En incorporant à son armée nombre de résistants issus des FFI, de Lattre parvient à augmenter notablement ses effectifs de 137 000 hommes. Il entre en Allemagne, après avoir franchi le Rhin, les 30 et 31 mars 1945. La 1^{re} armée déborde la ligne Siegfried, pénètre en Forêt-Noire, prend Karlsruhe et Stuttgart, après de durs combats durant lesquels elle réduit quatre divisions allemandes et fait 9 000 prisonniers. L'armée de Lattre poursuit sur Sigmaringen, puis Ulm sur le Danube, et atteint la frontière suisse. La campagne dite « Rhin et Danube » (d'où la 1^{re} armée tiendra ensuite son surnom) s'achèvera en Autriche.

Le 8 mai 1945, le Général de Lattre représente la France à la signature de la capitulation allemande à Berlin, au quartier Général du Maréchal Joukov.

Le Général de Lattre de Tassigny est élevé à la dignité de Maréchal de France, à titre posthume, par le président de la République Vincent Auriol, le jour de ses funérailles nationales célébrées le 15 janvier 1952 à la cathédrale Notre-Dame de Paris et aux Invalides en présence, entre autres, de Charles de Gaulle et du futur président Eisenhower.

Son nom est l'un 200 odonymes les plus courants en France. Il a été donné à des ponts, des places, des boulevards, des rues... Sur proposition du Maire Léon Condroyer, la partie de la RN98 comprise entre la Croisette et l'avenue Jean Jaurès est baptisée avenue Maréchal de Lattre de Tassigny le 21 janvier 1953 ³⁷.

BERLIN

9 MAI 1945

Officiers, Sous-officiers, Caporaux et Soldats de la Première Armée Française. Le jour de la Victoire est arrivé.

À Berlin, j'ai la fierté de signer au nom de la France, en votre nom, l'acte solennel de la capitulation de l'Allemagne.

Dignes de la confiance de notre Chef Suprême, le Général de Gaulle, libérateur de notre Pays, vous avez, par vos efforts, votre ferveur, votre héroïsme, rendu à la Patrie son rang et sa grandeur.

Fraternellement unis aux soldats de la Résistance, côte à côte avec nos camarades alliés, vous avez taillé en pièces l'ennemi, partout où vous l'avez rencontré.

Vos drapeaux flottent au cœur de l'Allemagne. Vos victoires marquent les étapes de la Résurrection Française.

De toute mon âme, je vous dis ma gratitude. Vous avez droit à la fierté de vous-mêmes comme à celle de vos exploits. Gardons pieusement la mémoire de nos morts. Généreux compagnons tombés au champ d'honneur, ils ont rejoint dans le sacrifice et la gloire, pour la Rédemption de la France, nos fusillés et nos martyrs.

Célébrons votre victoire : victoire de mai, victoire radieuse de printemps qui redonne à la France la Jeunesse, la force et l'Espoir. Soldats vainqueurs, vos enfants apprendront la nouvelle épopée que vous doit la Patrie.

*Le Général d'Armées
de Lattre de Tassigny*

Commandant en Chef de la Première
Armée Française J. de Lattre



Avenue Croiseur léger LE MALIN 38

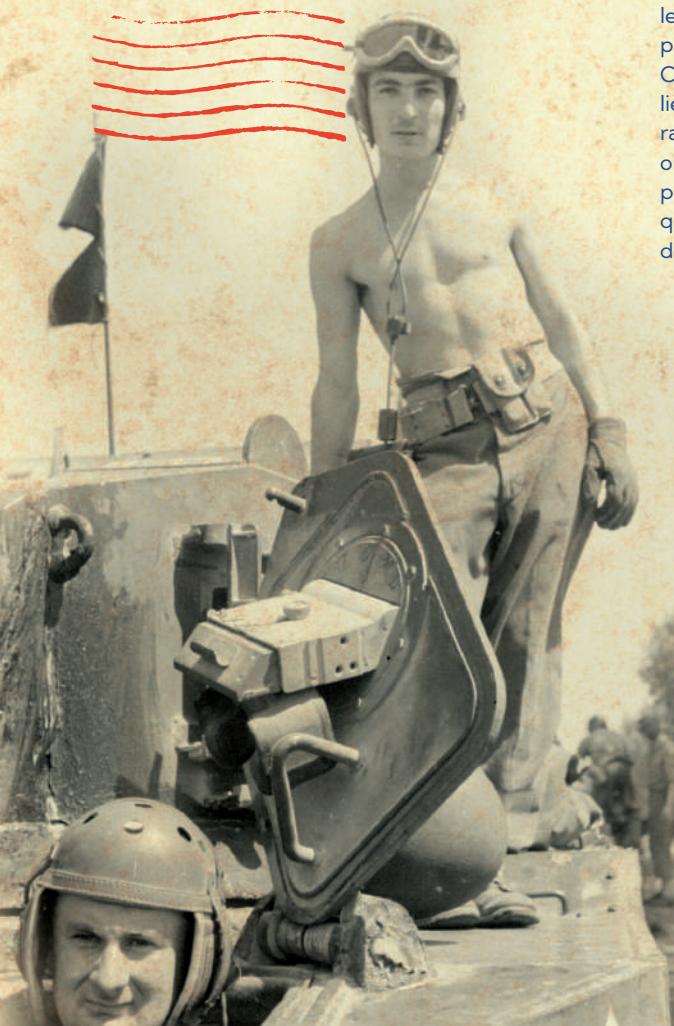
Le Malin était l'un des six contre-torpilleurs de la Marine nationale française de la classe Le Fantasque ayant été construits en 1931 aux chantiers de La Seyne-sur-Mer. Reclassé Croiseur léger après sa modernisation en 1943 aux États-Unis, il faisait partie, avec ceux de sa classe, des navires les plus rapides du monde, pouvant atteindre et soutenir une vitesse de plus de 40 nœuds. Il sera définitivement démantelé en 1976.

Comptant quatre citations à l'ordre de l'Armée de mer, il s'est particulièrement illustré lors de la Seconde Guerre mondiale. Le 15 août 1944, il rallie l'entrée de la zone Delta dès 4h25. À 8h03, il ouvre le feu sur un des objectifs prévus de la pointe des Issambres. Il tirera à nouveau vers 10h55 pour protéger une vedette amie de tirs isolés de mitrailleuse. Le débarquement en « baie du Bougnon » effectué, Le Malin ralliera les combats de la zone de Saint-Raphaël, puis Toulon et Marseille les jours suivants.

Avenue du Général LECLERC 39

De son vrai nom Philippe de Hauteclocque, ce grand chef de guerre est fait prisonnier à Lille au début de l'invasion allemande. Il s'évade et rejoint de Gaulle en Angleterre où il adopte le pseudonyme de Leclerc pour protéger sa famille restée en France. À la tête de son unité de Débarquement en Normandie, il libère Paris le 25 août, délivre Strasbourg le 23 novembre et s'empare en mai 1945 de Berchtesgaden, repaire d'Adolphe Hitler. Fait compagnon de la Libération, Philippe Leclerc de Hauteclocque meurt en décembre 1947 dans un accident d'avion au-dessus du Sahara. Il est élevé à la dignité de Maréchal de France à titre posthume en 1952.

La ville de Sainte-Maxime décida de donner son nom à l'artère jusqu'alors dénommée « boulevard des Sardinaux » par délibération du 3 février 1948.



Avenue du Général TOUZET DU VIGIER 40

Jean Touzet du Vigier, né en 1888 à Chambéry, est un général français, issu de la cavalerie. En 1940, à la tête du 2^e Régiment de Cuirassiers, puis d'une brigade légère motorisée, il lutte contre l'envahisseur, en Belgique et sur la Loire. Il soutient la résistance dans l'armée sous Vichy. Lors de la Campagne de Tunisie, il se bat contre les Allemands et les Italiens. Promu au grade de général de brigade le 25 décembre 1942, il reçoit l'ordre du Haut Commandement de se rendre en Algérie pour fonder la future 1^{ère} division blindée (1^{ère} DB) dont il assumera le commandement. Touzet du Vigier lui donne pour insigne la Croix de Saint-Louis et la conduit dans la Libération de la France au sein de la 1^{ère} armée française du Général Jean de Lattre de Tassigny. Le 15 août 1944, les trois divisions d'infanterie américaines, sous la protection de la 1^{ère} DB, participent au Débarquement de Provence sur les côtes varoises. La 1^{ère} DB remonte ensuite la vallée du Rhône et livre de durs combats jusqu'au Rhin.

Boulevard Jean MOULIN 41

Haut-fonctionnaire, plus jeune préfet de France quand il est nommé en 1937, Jean Moulin est révoqué en novembre 1940 par le gouvernement de Vichy. Il rejoint Paris, puis la zone sud, où, pendant un an, sous le nom de Joseph Mercier, il cherche à entrer en contact avec les premiers résistants. Puis il gagne Londres, où il se met à la disposition du Général de Gaulle, qu'il rencontre le 25 octobre 1941. Chargé par ce dernier de coordonner l'action des mouvements de Résistance dans la zone sud, il est parachuté près de Salon-de-Provence le 1^{er} janvier 1942. Il réussit à convaincre les chefs des trois grands mouvements de cette zone de séparer l'action militaire de l'action politique et ainsi fusionner leurs éléments paramilitaires en une armée secrète puis, plus tard, de constituer les mouvements unifiés de la Résistance. À son domicile parisien de la rue du Four, le 27 mai 1943, il préside le premier Conseil National de la Résistance (CNR), à qui il fait admettre l'autorité du Général de Gaulle. Capturé quelques jours plus tard par les SS, torturé par Klaus Barbie, il meurt des suites de ses sévices lors de sa déportation en Allemagne.

Le 19 décembre 1964, les cendres présumées de Jean Moulin ont été transférées au Panthéon, lors de la célébration du vingtième anniversaire de la Libération, sous la présidence du Général de Gaulle.

Avenue Raoul NORDLING 42

Raoul Nordling, Consul Général de Suède, ne vint s'installer à Sainte-Maxime qu'en 1945. Mais son action fut telle à Paris en août 1944, face au Général Von Choltitz qui avait reçu l'ordre d'Hitler de réduire la capitale en cendres, que la France lui témoigna sa reconnaissance. Un grand élan de gratitude auquel s'associa Sainte-Maxime : le 20 décembre 1949, le Conseil municipal, sous l'impulsion du Maire Émile Monthaluc, conféra la citoyenneté d'honneur « à son excellence Monsieur Raoul Nordling, Consul Général de Suède » et baptisa un boulevard de son nom. Il reçut la Croix de guerre avec palme après la Libération en 1949, puis la Légion d'Honneur en 1962. Raoul Nordling a également été fait « Citoyen d'honneur de la Ville de Paris » en 1958. Dans le film *Paris brûle-t-il ?* de René Clément, le Consul de Suède Raoul Nordling est joué par Orson Welles. Dans la pièce *Diplomatie* de Cyril Gély, jouée au Carré Sainte-Maxime en avril 2012, c'est André Dussolier qui interprète le rôle de Nordling, et Niels Arestrup, celui du Général Von Choltitz.

LES COMMÉMORATIONS

**1964**

Le Général de Gaulle vient de déposer la gerbe traditionnelle devant la Borne N°1 de la «Voie libératrice»

**1974**

Jacques Chirac, alors Premier Ministre, entouré du Député-Maire de Sainte-Maxime, Aymeric Simon-Lorière, de Simone Veil, Ministre de la Santé et de Madame la Maréchale de Lattre de Tassigny

**2009**

Le 8 mai 2009, le Président de la République **Nicolas Sarkozy** est à Sainte-Maxime aux côtés du Maire Vincent Morisse, dans le cadre du 65^{ème} anniversaire du Débarquement de Provence

**2024**

Pour l'année anniversaire des 80 ans du Débarquement de Provence, le Maire **Vincent Morisse** rend hommage à nos libérateurs lors des cérémonies du 8 mai, entouré notamment des jeunes élus du Conseil Municipal des Enfants qu'il a créé en 2012



En vous aidant de cette
carte et en vous orientant
en fonction des puces
numérotées qui y figurent,

partez, à travers la ville,
à la découverte des lieux de
mémoire qui ont été le théâtre
du Débarquement de Provence
à Sainte-Maxime.





VILLE DE
SAINTE-MAXIME

